

CHRONIQUES CHRONIQUES CHRONIQUES CHRONIQUES

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

UNE RENTRÉE NUMÉRIQUE
«BIENNALE DES IMAGINAIRES
NUMÉRIQUES : LE PLAISIR»





Sommaire

page 4. **Édito**

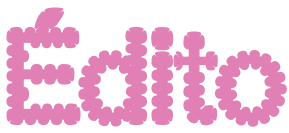
page 6. **Dossier thématique :
du Plaisir !**

page 16. **Nos parcours de visite,
Une rentrée Numérique**

page 32. **Ateliers de pratique
artistique et numérique**

page 33. **Pour aller plus loin**

page 35. **Contact**



Dans un monde où les crises environnementales et sociales s'accumulent, pour la Biennale des Imaginaires Numériques 2024, nous souhaitons réfléchir à la place du plaisir dans notre vie quotidienne : comment imaginer de nouvelles sources de joie malgré les défis d'aujourd'hui ?

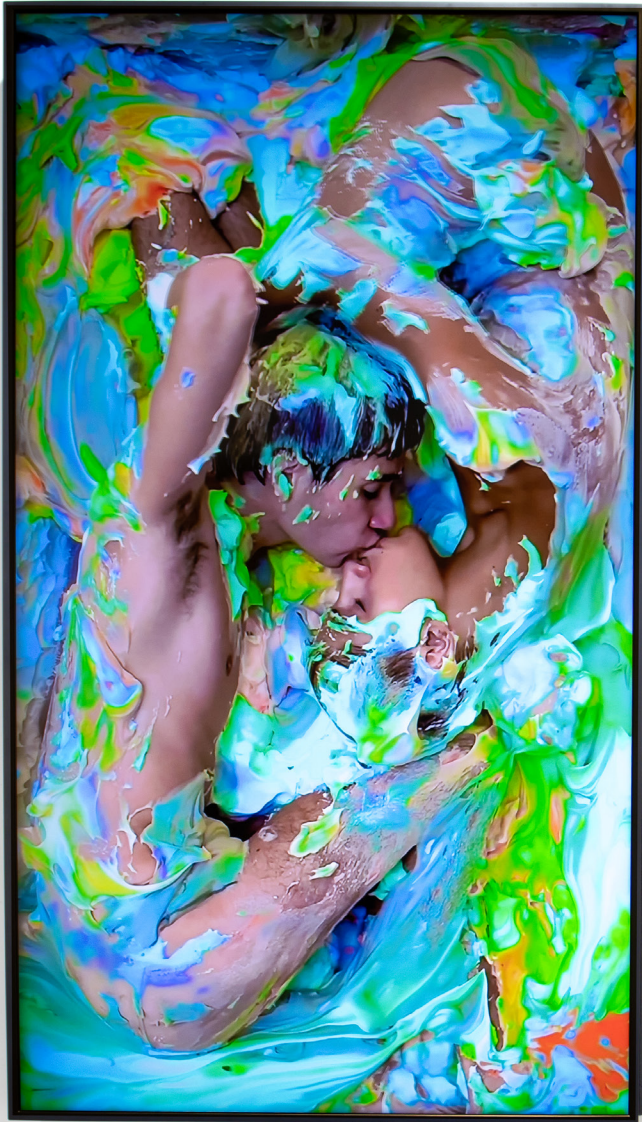
À l'ère numérique, la question du plaisir se fait encore plus prégnante, car elle se manifeste au travers des algorithmes de recommandation et de personnalisation. Ceux-ci adaptent les expériences de plaisir aux goûts et aux préférences individuelles, mais ils peuvent également servir à renforcer les biais et les préjugés existants. Face à la multitude des enjeux que cela soulève, nous souhaitons aborder cette thématique de manière pluridisciplinaire et critique. Nous voulons explorer les différentes facettes du plaisir dans le monde numérique, et les mettre en dialogue avec les enjeux sociaux, politiques et éthiques de notre temps.

Mathieu Vabre
directeur artistique et co-directeur de CHRONIQUES

Une rentrée numérique

Portée par CHRONIQUES en partenariat avec la DAAC de l'Académie d'Aix-Marseille, "Une Rentrée Numérique" accompagne les groupes scolaires dans une pratique du numérique par l'art. Ce dispositif d'éducation artistique et culturelle comprend la rencontre avec des œuvres et/ou des artistes, des ateliers de pratiques numériques en classe ainsi qu'une formation à destination des enseignant·es.

Une Rentrée Numérique s'appuie cette année sur la Biennale des Imaginaires Numériques.



Dossier thématique : du Plaisir !

Qu'est-ce que le plaisir ?

S'il est évident que nous en avons déjà toutes éprouvé, le plaisir est néanmoins de ces concepts que nous ne pouvons qualifier simplement. En partant de sa définition première dans le dictionnaire, on se rend vite compte de la difficulté qu'il y a à le circonscrire : "A. État affectif agréable, durable, que procure la satisfaction d'un besoin, d'un désir ou l'accomplissement d'une activité gratifiante." (CNRTL) Il n'y a donc pas "le" plaisir, mais bien "des" plaisirs, résultantes d'actions variées, qui seraient propres à chacun-e et donc subjectifs.

Pourtant, un certain nombre de doctrines morales en font une donnée quantifiable (de fait objective) propice à la construction d'une société fondée sur le Bonheur. **C'est bien ce que nous montre le jeu de mot contenu dans le titre de l'exposition de la Friche la Belle de Mai : "PIB - Plaisir Intérieur Brut".**

Reprenant les différents indices censés signifier la bonne santé d'un pays et de ses habitant-es (Produit Intérieur Brut ou encore Bonheur National Brut), l'exposition met en exergue le fait qu'une vision purement économique, soumise aux lois du capitalisme, n'est pas suffisante pour nous faire vivre dans un monde heureux.

L'exposition s'ouvre sur l'œuvre de **Donatien Aubert** *L'héritage de Bentham, ou : La domestication et le calcul des plaisirs*. Jeremy Bentham (1748-1832) est un philosophe anglais connu notamment pour avoir fondé le concept de l'utilitarisme. Cette doctrine peut être résumée ainsi : "le plus grand bonheur du plus grand nombre", c'est-à-dire le total des plaisirs additionnés de chaque individu. L'utilité devient alors le seul critère de la morale ancrée sur la "maximisation du bien". Mais, tandis que pour Bentham, ce bonheur est lié à la quantité des plaisirs, il convient d'insister, selon John Stuart Mill (1806-1873), sur la qualité de ces plaisirs – les plaisirs de l'esprit, par exemple, l'emportant sur les plaisirs du corps. Il s'agirait alors de trouver une unité de mesure

pour calculer l'intérêt de chaque action et la manière dont elle se transforme en plaisir. Ainsi, plus rien n'est gratuit, chaque plaisir, même le plus insignifiant peut être inscrit sur une échelle de valeur censée amener le politique à fonder une société plus juste et égalitaire. **Le bonheur s'obtiendrait dès lors simplement grâce à l'addition de plaisirs savamment calculés.** Mais, comment établir les commensurabilités entre les plaisirs ? Comment pourraient-ils être comparables entre eux (et avec quel outil) ? Comment fonder la politique sur un critère aussi subjectif ?



L'héritage de Bentham, ou : La domestication et le calcul, Donatien Aubert

Le plaisir constitue avec son antonyme, la douleur, l'un des deux pôles de la vie affective. Sa nature éphémère le différencie du bonheur, censé être un état stable et durable, but ultime de l'existence (cf. Platon). Ainsi, aussi paradoxal que cela puisse paraître, il est une notion décrite, et ce depuis l'Antiquité, de manière plutôt négative. Issu du latin placare (apaiser) qui donna par la suite placere (plaire), il s'agit d'une émotion fugace se manifestant pour satisfaire à un besoin ou à un désir insatiable par définition. Pour la psychanalyse, les plaisirs seraient un moyen de se décharger de nos pulsions. Ce "principe de plaisir" décrit par Freud vise la réduction des tensions provoquées par les frustrations diverses. On va toujours du déplaisir vers le plaisir. Il est ce qui régule l'énergie psychique (de l'inconscient) par diminution des quantités d'excitation.

Le plaisir est donc le lieu du trop plein, de l'exagération qu'il convient de maîtriser. Ce trop plein amène inévitablement vers le dégoût. C'est cette ambivalence sur laquelle a cherché à appuyer Mathieu Vabre, commissaire des expositions. **On retrouve ce glissement – du plaisir vers le dégoût – dès l'affiche et le [teaser de la Biennale](#).** Cette imagerie met en scène des plaisirs sensoriels éphémères – le goût, le jeu, la fête – dans une esthétique aux couleurs acidulées. Pourtant tout dérape rapidement, les paillettes dégoulinent, le gâteau écœure, l'ambiance devient inquiétante.



Affiche de la Biennale des Imaginaires Numériques 2024

Cela n'est pas sans rappeler les vanités dont le motif revient de manière récurrente dans les expositions (on peut penser à l'œuvre *Ainsi passe la gloire du monde* de **Claudie Gagnon** visible au Panorama de la Friche ou encore à *L'étant d'Esther Denis* exposé à la Galerie de la Manufacture à Aix). L'accumulation des plaisirs amène donc à une forme de condamnation morale longtemps réprimée par la religion. Nonobstant, la quête du plaisir semble aujourd'hui totalement légitimée au nom de la liberté et de l'individualisme. "Jouissons sans entraves".

Enfin, en esthétique, le plaisir accompagne le sentiment du Beau, car selon Kant, "est beau ce qui plaît universellement sans concept" (*Critique de la faculté de juger*, 1790, §6). Le plaisir esthétique revient alors à éprouver un sentiment de satisfaction "désintéressée" (*Ibid.*, §2) en présence de la beauté, qu'elle soit naturelle ou artistique.

L'étude de la construction des plaisirs apparaît être le miroir des normes promues par une société donnée. **Dès lors, dans notre "société du tout numérique", il convient d'observer en quoi les nouvelles technologies changent notre rapport au plaisir.**

Pour aller plus loin

- Jacques Angelergues et Françoise Cointot. "Le principe de plaisir", Jacques Angelergues éd., *Le principe de plaisir*. Presses Universitaires de France, 2016, pp. 1-8
- Emmanuel Kant, trad. *Alain Renaut*, *Critique de la faculté de juger*, 1790, Paris, G.F., Flammarion, 2015.
- Adèle van Reeth, "L'utilitarisme". Emission de radio. Les chemins de la philosophie, France culture. Emission du 06 sept. 2011.
- Tiphaine de Rocquigny, "Dans la peau de Jeremy Bentham". Emission de radio. Entendez-vous l'éco, France Culture. Emission du 29 jan. 2018.

Au corps du plaisir

Le plaisir est avant tout une réaction physiologique. En satisfaisant certains besoins (manger, boire) ou en réalisant certaines activités agréables (faire du sport, écouter de la musique), on sécrète de la **dopamine**.

Produite par nos neurones, la bien nommée "molécule du plaisir" appartient à la famille des neurotransmetteurs, c'est-à-dire que les neurones l'utilisent comme un messenger chimique afin de transmettre des informations à différents circuits cérébraux, ici ce réseaux de neurones est appelé "circuit de la récompense". Bien que la dopamine soit minoritaire dans le cerveau (elle correspond à moins de 1% des neurones), elle a un rôle fondamental. Elle nous pousse à réaliser des actions essentielles à la survie même de l'espèce : se nourrir, s'hydrater, se reproduire ou encore s'occuper de son enfant. Chacune de ces actions provoque la libération de l'hormone qui va activer le circuit cérébral. Il en résulte une satisfaction – un plaisir – qui constitue une récompense et nous conduit à renouveler ce comportement. Ce système est également activé par la pratique d'une activité physique et par des occupations a priori moins cruciales à notre survie, comme regarder une œuvre d'art.

Mais, tout n'est pas rose avec la dopamine car

elle est aussi à l'origine d'un phénomène moins plaisant : l'addiction. C'est le même circuit cérébral qui est activé lorsqu'on l'on prend des substances (tabac, alcool, drogue) ou que l'on a des comportements qui activent une dépendance (jeux d'argent, temps passé devant des écrans). Si au départ ces produits et pratiques procurent du plaisir en libérant de la dopamine et en activant le circuit de la récompense, ils altèrent en parallèle d'autres systèmes cérébraux, notamment parmi ceux qui sont impliqués dans la régulation de nos émotions et de notre bien-être. Ainsi, les consommations et les pratiques addictives finissent par ne plus être réalisées "par plaisir", mais pour sortir d'un état émotionnel négatif.

"L'addiction se caractérise par :

l'impossibilité répétée de contrôler un comportement visant à produire du plaisir ou à écarter une sensation de malaise interne ;

la poursuite de ce comportement en dépit de la connaissance de ses conséquences négatives."

Reynaud, Michel. « 1. Comprendre les addictions : l'état de l'art », Michel Reynaud éd., Traité d'addictologie. Lavoisier, 2016, pp. 1-28.



Immersion, Robbie Cooper

La question des addictions est très présente dans la biennale. Elle fait même l'objet d'une **exposition à part entière, "Plaisirs licites", visible dans la Galerie Gothique du Musée des Tapisseries (Aix)**. L'exposition questionne ce qui se passe lorsque nous allons au-delà du raisonnable. Les trois vidéos qui y sont présentées évoquent le rapport que nous entretenons avec des drogues pourtant licites (les écrans chez **Robbie Cooper**, la cigarette chez **Gabriel Lester** et le sexe chez **Simona Žemaitytė**). Pendant longtemps, les addictologues ont traité le problème en s'intéressant aux substances (alcoolisme, toxicomanie, tabagisme), mais il est désormais d'usage d'in-

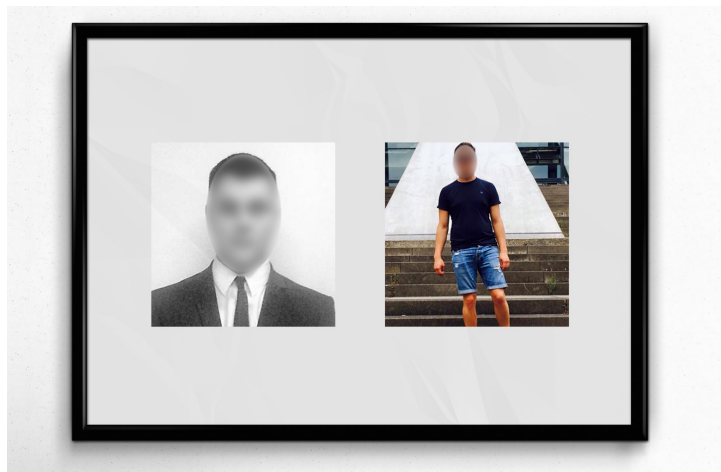
terroger les pratiques des consommateur-rices en prenant en compte le plaisir qui y est pris. Par conséquent, tout n'est qu'une question de quantité. C'est le trop qui crée la dépendance et pas uniquement le produit.

Si nous ne sommes pas toutes et tous égaux-les face aux addictions, il reste néanmoins que nous sommes toutes et tous susceptibles d'y succomber. **Le rapport d'assujettissement que nous sommes nombreux-ses, notamment chez les jeunes générations, à entretenir aux écrans en est la preuve.**

La dépendance n'est pas simplement un problème individuel, elle est une construction sociale et économique au premier chef. Les grandes entreprises de la tech, comme la télévision et les politiques avant elles, se sont servies des recherches en neurosciences pour construire des outils qui nous rendent littéralement accros, graphisme addictif (dark design) ; mécanisme de récompense aléatoire ; effet de complétude (brain hacking). La palette est riche, elle fonctionne parfaitement, et gorge les utilisateur-rices de dopamine en répondant à leur besoin de satisfaction immédiate. Tristan Harris, ex-ingénieur de Google, explique avec une certaine inquiétude qu'une "poignée de personnes [travaillant pour les grandes entreprises de la Silicon Valley] (...) décident de la façon dont des milliards de personnes dans le monde utilisent leur attention." (Voir dans L'Obs du 4 juin 2016 sur «Tristan Harris : "[Des millions d'heures sont juste volées à la vie des gens](#)"»). Cela crée tout un tas de nouvelles pathologies addictives qui impactent un grand nombre d'entre-nous au quotidien : le phubbing pour la consultation du téléphone pendant un moment collectif (repas, réunion, etc.) ; la nomophobie pour l'incapacité à vivre sans son portable ; l'athazagoraphobie pour le besoin permanent de consulter les réseaux sociaux afin de vérifier que l'on n'est pas "oublié-e" ; le FoMO syndrome d'anxiété pour la peur de rater quelque chose sur les réseaux.

Le succès de ces applications repose sur leur capacité à nous faire sécréter de la dopamine. En swipant sur Tinder par exemple, nous découvrons des profils que nous aimons ou non. Nous avons la sensation que c'est le hasard qui fait les choses. Ce caractère aléatoire agit comme un renforcement positif, nous insistons jusqu'à ce que ça "matche". C'est le même principe que les machines à sous. Même lorsque l'on gagne,

on veut continuer à jouer pour voir si l'on gagne encore. **Le système dopaminergique ne possède aucun mécanisme de satiété, on en veut toujours plus.** Cela devient sans fin, car au bout d'un certain temps, notre cerveau effectue un raccourci, ce n'est plus la photo mais le geste qui nous procure du plaisir. Nous ne sommes pas accros au contenu, mais au média lui-même. Ce n'est pas la rencontre amoureuse qui me provoque du plaisir, c'est Tinder.



Tinderin, Dries Depoorter

Plusieurs œuvres, notamment présentées au **21 bis Mirabeau – Espace Culturel Départemental** (Aix) mettent en exergue notre rapport maladif aux écrans et aux réseaux sociaux. Que ce soit la prolifération des selfies chez **Willem Popelier**, l'exposition de notre image sur les réseaux sociaux chez **Dries Depoorter** avec *TinderIn*, ou encore l'explosion des notifications chez **Félix Côte** avec *I'm addicted to my phone, pls help* par exemple, chacune d'entre elles matérialise ce problème. A la Friche la Belle de Mai, les *Disco-balls* de **Jeanne Susplugas** représentant des drogues de synthèses, ou encore l'œuvre de **Dries Depoorter** (*Recharge*), mise en scène de notre impossibilité à nous séparer de nos écrans, ne dit pas l'inverse.

Pour aller plus loin

- Yves Citton (sld), *L'économie de l'attention. Nouvel horizon du capitalisme ?*, Paris, La Découverte, 2014.
- Alain Damasio, *Vallée du silicium*, Paris, Seuil, Albertine, 2024.
- Anna Lemké, *Un monde sous dopamine. Retrouver l'équilibre à l'ère du plaisir instantané*, Paris, Editions Eyrolles, 2024.
- Michel Reynaud éd., *Traité d'addictologie*. Lavoisier, 2016.

Machines désirantes

Comme nous venons de le voir, avant d'être une construction culturelle ou un phénomène social, le plaisir est avant tout un effet physiologique qui se joue dans le corps. Nos plaisirs coupables sont toujours des plaisirs charnels et en ce sens ils sont toujours incarnés.

Aussi, il est amusant de constater que lorsqu'on parle de plaisir, le sexe n'est jamais bien loin. D'ailleurs, en continuant la lecture de notre définition dans le dictionnaire, on peut lire : "B. [Gén. empl. avec l'art.déf. ou avec un poss.] Plaisir sexuel". Parler du "plaisir" sans préciser lequel reviendrait alors à parler de sexe sans même y penser. Les plaisirs physiques sont bien évidemment représentés au sein de la Biennale. Mais, ce qui nous intéresse ici n'est pas tant de parler de la Chose, mais, c'est bien plutôt, comment à l'heure du transhumanisme et des applications de rencontre ceux-ci sont transformés.



Lilith, Yosra Mojtahedi

La très belle **exposition monographique de Yosra Mojtahedi "Charnelles Interbioformæ"** au **Pavillon de Vendôme** met en lumière une nouvelle perception du corps. Ses sculptures singulières "machines-humains" ou "corps-fontaines" sont jouissives, vivantes. Selon les propres mots de l'artiste, l'exposition présente "un univers dans lequel les genres et le sexe anatomique se dissocient via le cyborgisme, explorant notre nature hybride croissante. Organes sans corps, fossiles mutants, écorchés ou peaux de silicone, flux et reflux activent des sculptures vivantes, voire les mécaniques du désir. L'aspect organique dans son travail résulte parfois de la robotique, où le mou et le dur, l'animé et l'inanimé, le profane et le sacré s'interpénètrent dans une danse sensuelle de chairs, de matières, de câbles et de liquides." Nous faisant dire à l'instar de Donna Haraway

dans son célèbre Manifeste cyborg (1984) : “Nos machines sont étrangement vivantes, et nous, nous sommes épouvantablement inertes.”

Au XXI^e siècle, la technologie semble être devenue complètement indissociable du désir (a minima on échange des SMS avec l'élu-e de son cœur). Si l'écran a comme premier travers la chosification de l'autre ou la création d'une dépendance, notamment via les contenus pornographiques auxquels les adolescent-es sont malheureusement trop facilement exposé-es, il est devenu l'outil par excellence de la création de nouveaux fantasmes. Le pouvoir de séduction des images, l'enfermement du désir qu'elles impliquent et le conditionnement de la jouissance a mis les outils technologiques au cœur de nos rapports intimes. Nous faisons l'expérience d'une sexualité médiée qui sert avant toute chose à exprimer notre désir à l'autre. Que faut-il en penser dès lors ? La technologie a-t-elle tendance à sexualiser (par les images) ou au contraire à déssexualiser les humains (par la distance créée) ?



Rose minitel, Olivier Cheval, exposé au Museum of Dating de Valentina Peri

Plus encore, la rencontre est devenue un marché. Nous sommes à vendre et les applications de rencontre deviennent une vitrine. Notre identité sociale n'est autre qu'une autofiction permanente au service du système. Le marché de l'intime matérialise la trame de fond qui construit nos sociétés basées sur des rapports de domination bien ancrés. On classe les séduisant-es avec les séduisant-es, les riches avec les riches, etc. Comme dans tous les autres domaines, ce sont les femmes qui pâtissent le plus de ces rapports inégalitaires. Pour une femme être diplômée ou bien gagner sa vie est considéré comme un critère négatif alors que c'est l'inverse chez les hommes. Si cela construit la note que nous donne Tinder, on peut observer

une pérennité dans ces critères. Les petites annonces du Chasseur français mettaient déjà en avant les mêmes mécanismes. **Même lorsqu'il n'y a pas d'algorithme pour pousser les profils les uns avec les autres, les stéréotypes de genre sont tellement ancrés en nous que nous faisons inconsciemment la même chose.** Dans tous les cas, on observe une stigmatisation du célibat. L'objectif étant de ne pas finir “vieille fille” ou “vieux garçon”.

Si les agences matrimoniales commencent à avoir pignon sur rue dès le début du XIX^e s., il faudra attendre le XX^e s. pour que les “affaires” qu'elles gèrent ne soient plus exclusivement liées au mariage. Peu à peu, les types de rencontres vont se diversifier. Une presse “galante” voire “érotique” émerge. Ainsi, les bases sont jetées pour que naissent, avec Internet, les applications de rencontre. C'est d'ailleurs étonnant de constater comment l'essor des deux (Internet et le marché de la rencontre) est étroitement lié.

Dès 1950, les nouvelles technologies vont être mises au service de la rencontre amoureuse. On réalise des profils les plus précis possibles en s'appuyant sur les sciences émergentes à l'époque (psychologie cognitive, graphologie, psychomorphologie, etc.).

“La précision de ce profil doit permettre de former le meilleur couple parmi toutes les combinaisons possibles (...) le résultat des tests aboutit à la création d'une fiche perforée pour chaque candidat. En les faisant coïncider, l'entremetteur cherche à estimer le taux de compatibilité du futur couple. (...) Cet important volume de données, qu'il soit réel ou publicitaire, justifie le recours à une technologie nouvelle : l'électronique d'IBM.” (Claire-Lise Gaillard, *Pas sérieux s'abstenir. Histoire du marché de la rencontre. XIX^e-XX^e siècles*, Paris, CNRS Editions, 2024, p.15)

Les agences s'appuient alors sur la technique des fiches perforées. “Les critères qui permettent d'établir les fiches perforées sont bien une première forme d'algorithme d'appariement.” (Ibid., p. 15) De telles méthodes font entrer encore plus avant la rationalisation d'un champ, celui de la rencontre amoureuse, normalement basé sur la spontanéité et l'irrationnel.

Cette histoire de la rencontre amoureuse au travers des médias est mise à l'honneur aux Méjanes – Bibliothèque et Archives Michel Vovelle où est présenté le projet curatoriale de Valentina Peri “Museum of Dating – Le Musée des

rencontres”.

Dans ce projet, initié en 2023, Peri cherche à donner à voir une histoire du marché de l'intime des années 1960 à nos jours en s'appuyant notamment sur une spécificité française, le minitel. En plus d'objets culturels populaires et d'œuvres d'art, la commissaire présente une vidéo intitulée "The Lady of Computer Dating" mettant en scène une conversation avec Joan Ball. Cette dernière a fondé un service de rencontres par ordinateur dans le prolongement de son activité de rencontres à Piccadilly Circus, à Londres, dès 1964 prouvant bien que le marché de la rencontre a besoin des technologies les plus innovantes pour exister.



Museum of Dating, Valentina Peri

Au fil de l'histoire, on observe ainsi un processus de privatisation économique de la rencontre amoureuse. On passe du hasard de la sociabilités ordinaires – proche de soi – aux applis qui centralisent les demandes. Et même, une activité comme le travail du sexe passe désormais par les réseaux.

Dans son travail *The Girlfriend Expérience*, l'artiste français **Ugo Arzac** propose une installation vidéo documentaire sur la prestation du même nom présentée sur un écran composé de smartphones. La GFE (Girlfried Experience) est un sigle utilisé par les travailleuses du sexe afin de préciser le type de service qu'elles offrent. Ces dernières proposent de se comporter comme une "petite amie" (girlfriend en anglais). Le client peut ainsi vivre une relation, incluant (ou non) une relation sexuelle, où la travailleuse simule qu'elle est la petite amie du client. Cette méthode de présentation des services sexuels est utilisée par les prostituées de type escort girl ou call-girl utilisant les médias écrits, tels les journaux et in-

ternet, afin de vendre leurs services.

Le smartphone, qui fait de prime abord le lien entre le client et le-la travailleur-euse du sexe via les applications de sexe à la demande, devient ici le point d'entrée entre le public et l'œuvre, bousculant notre position de spectateur-riche et questionnant nos rapports sociaux et intimes dans une époque ultra-connectée.

Pour aller plus loin

- Sophie Calle, *Le chasseur français*, 2017
- David Cronenberg, *Crash* (1996), *ExistenZ* (1999), *Crimes du futur* (2022)
- Marie Bergström, *Les nouvelles lois de l'amour : sexualité, couple et rencontres au temps du numérique*, Paris, La Découverte, 2019.
- Judith Duportail, *L'amour sous algorithme*, Editions Goutte d'Or, Le livre de poche, 2019.
- Claire-Lise Gaillard, *Pas sérieux s'abstenir. Histoire du marché de la rencontre. XIXe-XXe siècles*, Paris, CNRS Editions, 2024.
- Histoire du Minitel : <https://art-et-reseaux.fr/le-minitel-en-phase-terminal/>

Devenir la meilleure version de soi-même

Nouveau mantra des réseaux sociaux, un nombre incalculable de contenus nous exhorte à “devenir la meilleure version de nous-même”. Sans vraiment savoir ce que cela veut dire, nous nous abonnons à une salle de fitness, achetons le dernier produit de beauté en vogue, expérimentons une nouvelle technique de relaxation ; le tout vanté par notre influenceur-euse préféré-e. Les créateur-rices de contenu semblent pour la plupart se rapprocher davantage d’un-e présentateur-riche du téléachat que d’un véritable organe d’influence.

Néanmoins, **le bien-être est devenu une industrie qui semble avoir pris le contrôle de nos vies**. Nous devons nous efforcer d’aller bien et le montrer sur nos réseaux. Nous sommes entré-es dans une nouvelle phase du capitalisme “se caractérisant par : l’extension implacable du champ de l’économie à toutes les sphères de la société” (Edgard Cabanas et Eva Illouz, *Happycratie*, trad. Frédéric Joly, Paris, Premier Parallèle, 2018, p. 76) et notre capacité à éprouver du bien-être ou à accéder au bonheur n’en est pas exclue.

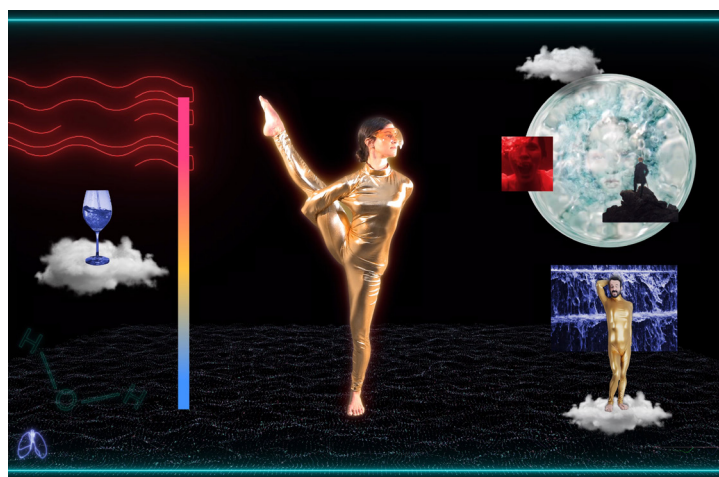
Depuis une trentaine d’années, des forces sont à l’œuvre pour détricoter tout ce que la sociologie nous a appris, à savoir que la société a un impact sur nos vies. À en croire les chantres de ces nouvelles pratiques du bien-être, coachs en tout genre, nous avons tout à notre portée pour être heureux-ses, encore faudrait-il le vouloir.



The Physical Mind, Teun Vonk

Le bonheur est subjectif, et pourtant, il est bel et bien devenu un objectif que nous nous devons d’atteindre. Cette recherche individuelle du

bonheur se substitue désormais à la recherche du bien commun. Et, comme le bonheur est une quête impossible à atteindre, puisque chaque désir en chasse un autre, alors il nous faut consommer toujours plus. Le bonheur n’est plus une émotion, il est devenu une norme. En étant absorbé à l’extrême dans sa “vie intérieure”, on ne se préoccupe plus des maux de la société, on ne remet plus rien en question, bref, on ne fait pas la révolution. **En plus de cela, les “app du bonheur” sont devenues des outils de surveillance massifs.** “Au XVIIIe et au XIXe siècles, la revendication au bonheur avait un parfum de transgression ; la ruse de l’Histoire a fait ensuite de ce bonheur un instrument au service du pouvoir contemporain.” (Cabanas et Illouz, p. 231)



Unfolding, Anne Fehres, Luke Conroy

La notion de bien-être a été complètement vidée de sa substance pour devenir une valeur individualiste de droite alors même qu’elle était au cœur des revendications des ouvrier-es. Du reste, le premier slogan de la CGT en 1895 était : “le bien-être, la liberté, la solidarité”. Aujourd’hui, il s’agit seulement d’aller mieux individuellement en s’extrayant des problèmes du monde. Alors que paradoxalement, les personnes qui ont le plus besoin de bien-être (les pauvres, les personnes porteuses d’un handicap, etc.) sont les personnes qui en sont le plus privées (prix, éloignement géographique, inadaptabilité, etc.). **Les pratiques relevant du bien-être devraient être gratuites a minima, exclues de tout marché et de toute recherche de rentabilité.** Toutefois, si au départ tout cela semblait partir d’une bonne intention, “[c]ette logique de perfectionnement en continu, qui implique de consommer toujours plus, est une aubaine pour le capitalisme. Par ailleurs, ces pratiques individuelles, souvent présentées comme des solutions aux problèmes

collectifs, nourrissent une logique des petits gestes, idéale pour ne surtout rien changer.” (Camille Teste, *Politiser le bien être*, Paris, Binge Audio Editions, La collection sur la table, 2023, p. 15) Il faut déconstruire le bien être pour le subvertir.

Un grand nombre d'œuvres de la biennale parodient ou détournent cette injonction au bien-être notamment celles présentées à la Friche la Belle de Mai. On peut penser à la séance de yoga impossible dans *Unfolding* de **Anne Fehres et Luke Conroy** ou au dispositif de contention de **Teun Vonk**. Cette modélisation individuelle des corps trouve également son point d'orgue dans la pratique de la chirurgie esthétique mise à l'honneur dans le travail de **Nina Gazaniol Vérité**.

Pour aller plus loin

- Edgard Cabanas et Eva Illouz, *Happycratie*, trad. Frédéric Joly, Paris, Premier Parallèle, 2018.
- Camille Teste, *Politiser le bien être*, Paris, Binge Audio Editions, La collection sur la table, 2023.

propre patron-ne et leur propre produit. Iels sont à la fois objets publicitaires (au service d'autres entreprises) et objets à vendre. Cette réification du sujet, si elle est inquiétante, est toutefois très paradoxale car elle repose sur une hyper-présence de l'individu en cela qu'il est unique. Ainsi "la valeur travail" est remplacée par la "valeur talent" et se substitue à la "force de travail" de l'ouvrier-e. Cette nouvelle forme de l'économie, appelée économie créative ou économie de l'influence, repose non plus sur des objets et des objectifs quantifiables, mais sur des données subjectives : le talent, la créativité, l'originalité et l'authenticité. Il s'agit donc d'une nouvelle forme d'artisanat qui consiste à "gagner sa vie à être soi-même."



Viens Valeur : Je mange mon visage par Kay ASMR, Rachel M. Cholz

Sous influence

Notre assuétude à la dopamine nous a fait entrer dans une forme de servitude numérique. Désormais, nous avons besoin que l'on nous dise quoi manger, quoi acheter, où partir en vacances, etc. De cette manière, nous avons l'impression d'appartenir à une communauté. **Les influenceur-euses nous amènent alors à nous poser cette question : "qu'est-ce que le talent ?"** – et font ainsi réémerger ce concept né avec la Révolution et le capitalisme, c'est-à-dire au début de la société individualiste.

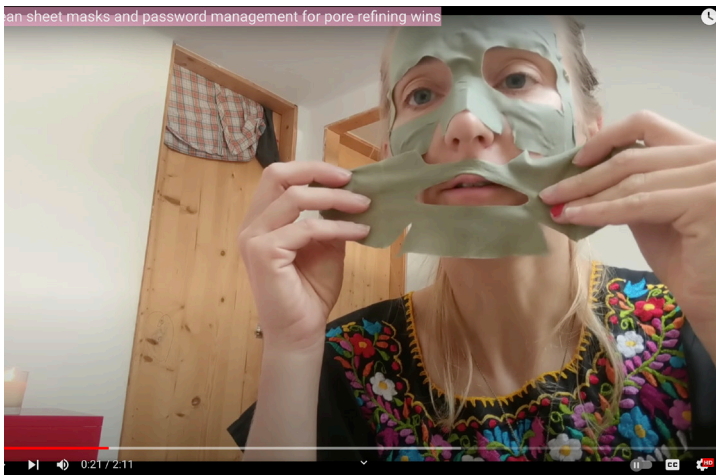
Le "métier" d'influenceur-euse consiste à se raconter, mais ce story-telling, s'il est souvent sincère, n'en demeure pas moins une mise en scène. Il faut apprendre à se vendre, cela nécessite des compétences quantifiables, pas uniquement innées. Les créateur-rices de contenu deviennent à la fois leur propre entreprise, leur

Selon la sémiologue Laurence Allard, la **"valeur-talent" incarnée idéalement par les youtubeur-euses pour les jeunes internautes est devenue l'horizon générationnel de la valeur travail.** La réalisation de soi en est devenu l'objectif principal. Cet 'individualisme expressif' a fait que 'l'expression de soi numérique' est devenue l'un des éléments constitutifs de la formation de l'identité personnelle et collective contemporaine." (Allard) Si le public jouit désormais de la possibilité de se retrouver de manière sensible chez l'autre ("j'ai quelqu'un-e qui me représente", "j'appartiens à une communauté", "je ne suis pas seul-e"), cette hyper-représentation a des effets nocifs qu'il ne faudrait pas négliger. Désormais, c'est l'image qui donne forme à la personnalité et non plus l'inverse. Nous sommes pris-es malgré nous dans des archétypes qui nous dépassent et auxquels nous cherchons à ressembler. Nous performons nos existences, cela va de la "performance expressive d'une personnalité singulière, à la manifestation d'[un] caractère unique."

Ce qui devient la norme justement d'être hors norme, d'être soi-même comme personne et non la simple reproduction des stéréotypes de genres." (Allard)

Les influenceur-euses performant donc le fait qu'iels sont des individus originaux et qui veulent être jugés tels quels. Le smartphone devient la "caméra stylo" de la société du XXI^e siècle. Un langage à part entière avec ses codes et se suffisant à lui-même. Il matérialise l'image du monde en tant qu'image. Le "médium est le message" et crée une "stylistique de l'existence". Chacun-e fait de sa vie une œuvre d'art, puisque la vie n'est plus qu'image.

Les modes d'adresse aussi ont changé. Nous sommes passés du public aux communautés. "Les publics souhaitent que quelqu'un leur parle; les communautés désirent que quelqu'un parle avec elles." (Allard). L'icône est notre ami-e et se doit d'interagir avec ses abonné-es pour ne pas les perdre. Plus encore, elle doit se conformer aux attentes de sa communauté et ne plus simplement être elle-même, mais être telle que ses followers la pensent. Il faut donc jouer à être authentique et le faire assez bien pour ne pas être démasqué-e.



Self care and crypto, Addie Wagenknecht

Ainsi, les individus se transforment en marque (personal branding), elles-mêmes au service d'autres marques, car rappelons-le, les créateur-rices de contenu vivent des retombées publicitaires de leur chaîne ou compte. Le talent est devenu la nouvelle valeur d'échange puisque le capitalisme a muté vers un "capitalisme cognitif et affectif qui suppose que le travailleur se produise comme sujet doté d'une subjectivité et d'une expressivité." (Allard)

Ainsi, nous disparaissions dans le flux des images et nous nous regroupons dans des communautés affectives régies par nos influenceur-euses préféré-es. **L'exposition "Like moi" du 21bis Mirabeau met particulièrement à l'œuvre ces dynamiques.** Des créatrices de contenu ASMR présentées par **Rachel Cholz** et **Caroline Delieutraz**, aux tutoriels vidéo (réels ou fictifs) d'**Addie Wagenknecht** et **Ethel Lilienfeld**, nous prenons conscience que plus rien n'est gratuit, ni le soin apporté aux autres, ni les conseils et encore moins l'amitié. Toutes nos interactions sont désormais soumises à la loi du marché.

Le corps est devenu un produit comme un autre. Il s'est affranchi de la religion et du politique pour devenir individué, sans autre souveraineté qu'une volonté personnelle et ainsi disparaît dans la masse des corps qui ne se regroupent plus dans les anciens corps politiques.

Pour aller plus loin

- Gurvan Kristanadjaja, Joseph Falzon, *Qui m'aime me suive, Bienvenue dans le monde des influenceurs*, Paris, Dargaud, 2024
- Laurence Allard, "Youtubeuse, Youtubeur, travailler à être soi-même à l'âge du talent numérique ?", *Études digitales*, 2019, 1 (7), pp.63-83.
- Rob Gallagher, "Générer l'euphorie en ligne : l'esthétique de la culture ASMR", *Audimat*, vol. 9, no. 1, 2018, pp. 85-113.
- [ASMR : l'art peut-il être chuchoté ? • FRANCE 24](#)

Dernière grande thématique liée au plaisir abordée dans la biennale : notre lien à la nature, notamment représentée dans l'exposition "Nouvel Eden" à la Galerie de la Manufacture d'Aix (voir plus loin le parcours "nature et artifices").

Alors que la crise écologique transforme les paysages et nous force à repenser notre rapport au vivant, les artistes s'affairent pour nous rappeler le plaisir qu'il y a à être à son contact. À chaque fois cependant, il s'agit d'un semblant de nature comme si cette dernière avait déjà disparu.

En s'appuyant sur des concepts récents comme l'eco-escapism (un échappatoire pour s'éloigner des rigueurs de la vie quotidienne) ou encore la solastalgie (forme de nostalgie qui nous fait regretter un monde où la nature était encore préservée), les artistes matérialisent notre détresse à voir la biodiversité s'effondrer. *Touch Some Grass* de **Marit Westerhuis** (Friche la Belle de Mai), par exemple, est une installation qui anticipe la future disparition des prairies. De l'herbe pousse dans une colonne de plexiglas.



Riparia, Emilija Škarnulytė

Dispositif in vitro, nous sommes invité-es à glisser notre main à l'intérieur afin de nous souvenir (ou de découvrir) la sensation de l'herbe sur la peau. À la fois système de conservation et d'expérimentation, l'œuvre, à l'instar de nombreux univers dystopiques, nous met en garde si nous ne faisons rien. En insistant sur l'eco-escapism, l'artiste nous rappelle que le lien au vivant n'est pas suffisant pour pouvoir le sauver. Pour aller mieux, nous nous ruons dans la nature, embrassons les arbres, courons sur les chemins de randonnée, gravissons l'Everest, partons à la recherche des

grands espaces... Instagram est plein de ces expériences de reconnexion. Symptôme des temps que nous vivons, en partant à la recherche de ces plaisirs de plein air, nous contribuons à la détérioration encore plus grande de la nature même.

Pour sauver la planète, tout est à repenser et nos plaisirs en premier. Relire Epicure peut nous inspirer. Nous avons fait de l'épicurisme une doctrine des plaisirs gourmands, de la joie à vivre de l'instant présent, il n'en est rien. Dans sa *Lettre à Ménécée*, il cherchait à construire une philosophie accessible à tou·tes. Le seul but de son enseignement est de rendre heureux·se.

Le philosophe lui-même vivait dans un monde en crise, celui de la fin de l'empire grec, et selon lui, le plaisir est simplement l'absence de souffrance du corps et de l'âme (ataraxie).

"Quand donc nous disons que le plaisir est la fin, nous ne parlons pas des plaisirs des débauchés ni de ceux qui consistent dans les jouissances [...], mais du fait, pour le corps de ne pas souffrir et pour l'âme de ne pas être troublée." (§ 131)

Pour mettre en application sa doctrine, il crée un jardin. Le "jardin" d'Epicure était un lieu ouvert à tou·tes, loin de la société en déclin, où fallait être capable de vivre en autarcie. Cela n'est pas sans rappeler les ZAD aujourd'hui. Il manifeste une quête de paix et d'indépendance :

"nous considérons l'autosuffisance elle aussi comme un grand bien, non pas dans l'idée de faire avec peu dans toutes les circonstances, mais afin que, dans le cas où nous n'avons pas beaucoup, nous nous contentions de peu, parce que nous sommes légitimement convaincus que ceux qui ont le moins besoin d'abondance sont ceux qui en tirent le plus de jouissance." (§ 130)

Épicure prône ainsi une forme de sobriété heureuse dont il faudrait s'inspirer aujourd'hui.

Pour aller plus loin

- Charlotte Cosson, *Férale. Réensauvager l'art pour mieux cultiver la terre*, Arles, Actes Sud, Voix de la Terre, 2023.
- Bruno Latour, *Où suis-je ? : Leçons du confinement à l'usage des terrestres*, Paris, La Découverte, 2021

Nos parcours de visite Une Rentrée Numérique



Parcours «Nature et artifices»

Pour qui : du cycle 3 à la 5ème

Où : Galerie de la Manufacture, Aix-en-Provence

Quand : du 08 nov. au 15 déc. 2024

Durée de la visite : 1h30

L'exposition "Nouvel Éden" présentée à la Galerie de la Manufacture d'Aix-en-Provence met l'accent sur le plaisir pris au contact de la nature. C'est la question de la représentation de la nature qui est en jeu ici. Comment reconfigurer nos imaginaires pour nous amener à vivre autrement ? Les artistes ont-ils le mode d'emploi pour y parvenir ?

Les œuvres présentées montrent toutes la même ambivalence. Elles jouent à chaque fois sur la création d'artefacts pour montrer le vivant. Des faux lichens d'**Aiste Ambrazevičiūtė** aux sirènes d'**Emilija Škarnulytė**, de l'océan figé et mis en boîte par **Ellis Holman** au diorama d'**Esther Denis**, nous sommes invité-es à nous promener dans une nature artificielle.

L'Éden présent dans le titre de l'exposition nous rappelle que nous n'avons qu'une seule planète. Alors que nous avons tendance à le confondre avec le Paradis, les deux sont pourtant très différents. L'Éden correspond à un lieu idyllique situé sur Terre. C'est le lieu de tous les délices (éden veut dire "délices" en hébreux) où vivent Adam et Eve avant d'en être chassé-es. C'est donc le lieu des origines de l'humanité. Le paradis quant-à lui, est un lieu céleste que l'on rejoint après la mort. Les deux ont toutefois ceci de commun qu'ils évoquent dans leur étymologie l'idée d'un jardin, l'un sur Terre et l'autre dans les Cieux.

Dans ce parcours nous nous poserons la question de la préservation de notre "Éden". Réussirons-nous à mettre de côté notre hubris pour pouvoir enfin vivre en symbiose avec les autres êtres vivants comme le suggère le travail Aiste Ambrazevičiūtė et Emilija Škarnulytė ? Ou n'auront nous plus accès qu'à des ersatz de nature, fragments mis en boîte ou reconstitutions comme chez Ellis Holman et Esther Denis ?

Ce parcours de visite est accompagné de l'atelier de pratique artistique et numérique en classe "Viv(r)e la nature morte". Retrouvez davantage d'informations sur le contenu de l'atelier page 32.

OUVERTURE SUR LES PROGRAMMES

Se servir du réel pour créer la fiction : pour dire quoi ? Pourquoi prolongeons nous la nature par l'imagination ?

MOTS CLÉS : Naturel/artificiel – Nature – Ecologie – mise en scène – imaginaire – réel/fiction – Mythes

CYCLE 3

FRANÇAIS - Se confronter au merveilleux, à l'étrange.

ARTS PLASTIQUES - Les différentes catégories d'images, leurs procédés de fabrication, leurs transformations / L'invention, la fabrication, les détournements, les mises en scène des objets.

SCIENCES ET TECHNOLOGIE - Expliquer l'origine de la matière organique des êtres vivants et son devenir.

CYCLE 4

FRANÇAIS - Regarder le monde, inventer des mondes, Imaginer des univers nouveaux "L'être humain est-il maître de la nature ?" / "Progrès et rêves scientifiques"

ARTS PLASTIQUES - Le dispositif de représentation / La narration visuelle / L'objet comme matériau en art / La présentation de l'œuvre.

FOCUS SUR UNE ŒUVRE

L'ÉTANT, ESTHER DENIS

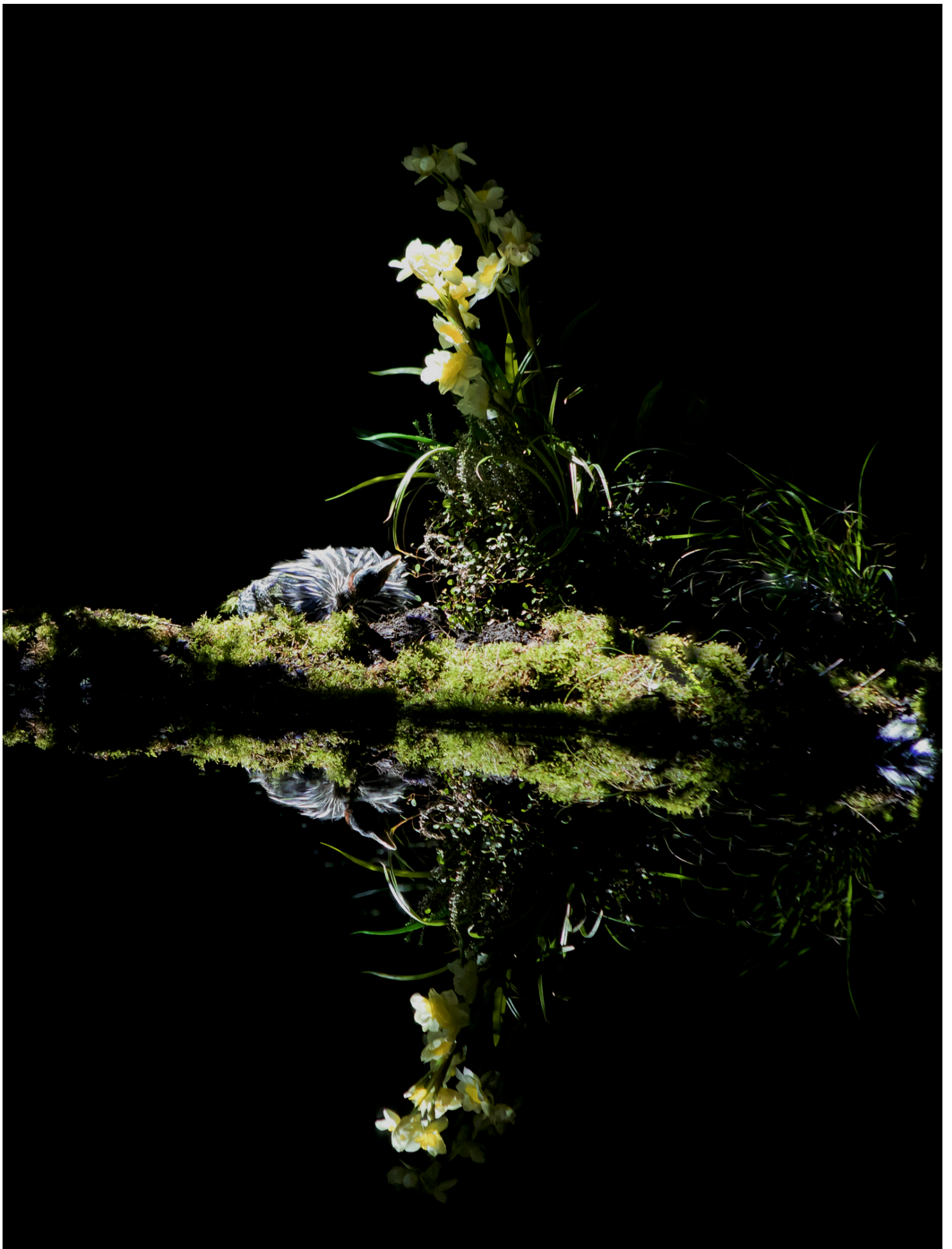
En pénétrant dans la boîte noire imaginée par Esther Denis, nous sommes projeté-es dans un univers dédoublé, fait du réel et de son reflet. Les ombres multiplient encore cet espace qui paraît alors devenir infini, comme hors du monde. Telle Alice dans le terrier du lapin blanc, nous découvrons un monde évanescent qui s'effondre sous nos pieds.

Au centre du dispositif, une mare troublée par les ondes produites par des gouttes tombant du ciel. En s'approchant, on devine le corps d'une jeune femme. Est-elle sous l'eau ou est-ce son reflet que nous voyons ? En hauteur, une trouée de ciel semble flotter dans le noir. Comme avec les lanternons des églises, nous accédons à l'image du Ciel. Le "paradis", c'est d'ailleurs le nom que l'on donnait au XIXe siècle à certains dioramas (ces mises en scène que l'on retrouve encore dans les muséums d'histoire naturelle). Ces paradis associaient des objets réels à d'autres dits artificiels comme c'est le cas ici. Autour de cet étang, des éléments naturels : de la terre, de l'herbe, des fleurs et plus particulièrement des narcisses. L'installation fait inmanquablement référence au mythe de ce jeune homme puni par les dieux, mort de s'être trop aimé. Est-ce un avertissement que nous lance Esther Denis ? La pintade empaillée évoque d'ailleurs ces natures mortes du XVIIe siècle faites pour mettre en garde les humains de leur tendance à la vanité.

L'artiste s'intéresse particulièrement aux liens que l'on peut faire entre art et sciences, et notamment aux dispositifs optiques qui ont participé à la transformation du vivant en décor pendant la révolution industrielle. Il s'agit, entre autres, du miroir noir, du diorama et des camera obscura et lucida. Ces dernières subliment ici le jeu de la représentation. Longtemps, nous avons cru que nous étions supérieur-es à la nature, les catastrophes issues directement du dérèglement climatique, dont nous sommes responsables, nous apprennent que nous avons eu tort. En reproduisant la nature en miniature, l'artiste nous rappelle le plaisir qu'il y a à se sentir en osmose avec

elle. Cette installation très sensorielle convoque de nombreux sens : la vue, l'odorat, le toucher, l'ouïe. Une musique englobante, faite de nappes sonores, nous entraîne dans un espace hors du monde. Nous ne savons plus ce qui relève du vrai et du faux, du réel et de son double.

Concept central chez le philosophe Clément Rosset, auquel l'artiste se réfère, le double est un besoin fondamental de l'humain selon lui. Nous avons besoin de nous imaginer des mondes en parallèle du nôtre (la fiction, le paradis) pour pouvoir le supporter. Ce double, c'est celui du miroir matérialisé dans le reflet de l'eau, mais c'est aussi l'installation toute entière, double de la nature, un Eden recréé à l'intérieur de la Galerie. Le jeu de mot visible dans le titre "l'étant" à la place de "l'étang" appuie le paradoxe. Concept central de la philosophie, l'étant s'oppose à l'Être. Chaque chose contient les deux en elle, l'étant partie concrète, ce qui est tangible par les sens ; l'Être au contraire est indéterminé, c'est l'essence de chaque chose. Sommes-nous ici en face de la nature concrète (l'étant), des plantes, des fleurs, de l'herbe que nous pouvons toucher et sentir ; ou sommes-nous en face d'une idée de la nature (l'Être), conceptualisée, irréelle et mise en boîte ?





Parcours «Que la fête commence!»

Pour qui : du cycle 3 à la 5ème

Où ça : Friche la Belle de Mai

Quand : du 08 nov. 2024 au 19 jan. 2025

Durée de la visite : 1h30

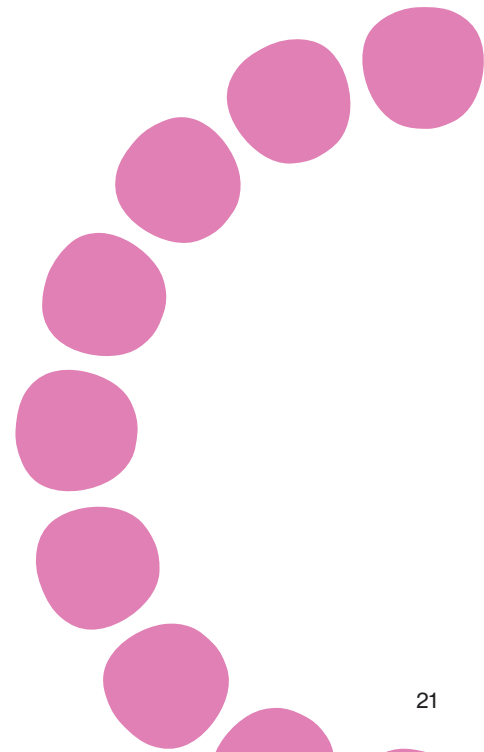
Si les plaisirs numériques sont largement commentés dans les expositions de la Biennale, les plaisirs charnels n'en n'ont pour autant pas été oubliés. C'est pourquoi nous avons pensé à un parcours leur étant particulièrement dédié. C'est le rapport aux sens et au sensible que nous souhaiterions mettre en avant avec les élèves ici.

Les *Discoballs* de **Jeanne Susplugas** nous accueillent au seuil de l'exposition "PIB : Plaisir Intérieur Brut". Ces boules à facettes, aux formes étranges, diffractent la lumière pour nous donner envie de danser. Pourtant, elles sont le modèle moléculaire de l'Alprazolam, du chloroforme et de l'éther. Ainsi, tout est dit dès l'entrée : Vive le plaisir ! (mais attention aux excès).

Puis, on découvrira *Ainsi passe la gloire du monde* de **Claudie Gagnon**. Cette œuvre met en scène des plaisirs qui peuvent nous paraître surannés liés aux cinq sens. En insistant avec les élèves sur le genre de la nature morte, on réfléchira à la pertinence de certains plaisirs et à la façon dont ceux-ci évoluent dans le temps et en fonction des cultures. Y a-t-il une histoire des plaisirs ? Est-ce que l'on prend vraiment du plaisir si c'est mauvais pour la santé ? Les œuvres qui jalonnent ce parcours mettent toutes en jeu la même ambivalence : ce qui me fait plaisir est-il vraiment bon pour moi ?

Nous avons besoin de nous connecter et de passer du temps dans la nature. *Touch Some Grass* de **Marit Westerhuis** nous rappelle que, faisant cela, nous risquons de la détruire. Nous sommes stressé-es et avons besoin de nous détendre *Recharge* de **Dries Depoorter** et *The Physical Mind* de **Teun Vonk** nous montrent qu'il n'est plus possible de se reposer simplement dans notre société. Nous aimons les plaisirs gourmands, **Chloé Rutzerveld** crée un dispositif pour nous montrer à quoi ressemblera la nourriture de demain (spoiler : ça ne donne pas très envie !). Enfin, le parcours se termine par l'œuvre du collectif **TELEMAGIC** avec *The Wheel of Telefortune*. Cette œuvre est comme un contre-point à l'œuvre de Claudie Gagnon. Se présentant sous la forme d'un flipper, elle n'est pas simplement un jeu, mais un oracle. Elle prédit notre avenir. Dès lors, quel est le futur des plaisirs ? Sont-ils voués à disparaître ou au contraire seront-ils meilleurs ?

Ce parcours de visite est accompagné de l'atelier de pratique artistique et numérique en classe "Viv(r)e la nature morte". Retrouvez davantage d'informations sur le contenu de l'atelier page 32.



OUVERTURE SUR LES PROGRAMMES

Plaisir des sens : quel sens pour quel plaisir ? Le futur de nos plaisirs : évolution ou régression ?

MOTS CLÉS : Nature morte – Vanité contemporaine – Plaisir des sens – Plaisirs/Déplaisirs – Goût/Dégoût – temporalités – passé/présent/futur

CYCLE 3

FRANÇAIS - CM1/CM2 : Imaginer, dire et célébrer le monde / Se découvrir, s'affirmer dans le rapport aux autres. - 6eme : Résister au plus fort : ruses, mensonges et masques.

ARTS PLASTIQUES - La mise en regard et en espace / La prise en compte du spectateur, de l'effet recherché / L'invention, la fabrication, les détournements, les mises en scène des objets

SCIENCES ET TECHNOLOGIE - Décrire le fonctionnement d'objets techniques, leurs fonctions et leurs constitutions / Repérer et comprendre la communication et la gestion de l'information.

CYCLE 4

FRANÇAIS - 5eme : Imaginer des univers nouveaux / "L'être humain est-il maître de la nature ?" / " Progrès et rêves scientifiques"

ARTS PLASTIQUES - La narration visuelle / La matérialité de l'œuvre ; l'objet et l'œuvre / L'œuvre, l'espace, l'auteur, le spectateur.



Culinaire Cellulaire, Chloé Rutzerveld

FOCUS SUR UNE ŒUVRE

AINSI PASSE LA GLOIRE DU MONDE, CLAUDIE GAGNON



Plongé-es dans le noir, nous découvrons une table opulente dressée devant nous. Sa décoration surannée évoque les natures mortes du XVII^e siècle hollandais dans lesquelles les mets les plus fins côtoyaient argenteries, bijoux, verres en cristal et autres signes extérieurs de richesse.

De nombreux indices matérialisent le passage du temps : des papillons symboles de l'éphémérité de la vie, des sabliers, des fleurs fanées, des fruits en putréfaction... Le tic tac d'une horloge rythme la scène qui semble paradoxalement suspendue. Entre nature morte et tableau vivant, Claudie Gagnon nous propose une allégorie de la fragile destinée humaine. Des éléments familiers se confrontent aux plus extraordinaires dans une mise en scène où le passé et le présent se côtoient. D'un seul regard, nous passons d'une table garnie à un lit, peut-être celui de notre mort. Les nombreux miroirs nous projettent malgré nous dans cette scène et nous forcent à contempler le temps qui passe sur notre propre visage. La locution latine *Sic transit gloria mundi* ("Ainsi passe la gloire du monde") était prononcée lors de l'intronisation du pape. Ce rite était là pour rappeler au souverain pontife qu'il n'était qu'un homme, et, de fait, qu'il devait se garder de tout orgueil ou vanité. Par son rappel des conditions éphémères de l'existence terrestre et son thème proche de celui des vanités, l'expression est à rapprocher de plusieurs autres locutions latines : *Memento mori* ("Garde à l'esprit que tu es mortel"), formule datant de la Rome antique ; ou encore *Vanitas vanitatum et omnia vanitas* ("Vanité des vanités et tout est vanité") tirée du Livre de l'Ecclésiaste.

L'œuvre de Claudie Gagnon est donc une vanité contemporaine qui nous rappelle résolument que toutes les richesses du monde ne nous rendront pas immortel·les.

Tous ces objets sont-ils finalement la trace d'un passé révolu, une image de notre présent ou une vision du futur ? Sans doute tout cela à la fois. Nous nous devons d'imaginer pour les générations futures de nouveaux plaisirs moins mortifères et inégalitaires. Tout reste à imaginer.

Parcours «Egomaniacs»

Pour qui : de la 4ème à la Terminale

Où : au 21 bis cours Mirabeau – Espace culturel départemental et Les Méjanes – Bibliothèque et Archives Michel Vovelle, Aix-en-Provence

Quand : du 08 nov. 2024 au 19 jan. 2025

Durée de la visite : 2h

Ce troisième parcours se déploie sur deux lieux aixois le 21 bis cours Mirabeau – Espace culturel départemental où les élèves découvriront l'exposition "Like moi" et Les Méjanes – Bibliothèque et Archives Michel Vovelle pour laquelle la commissaire d'exposition associée Valentina Peri nous propose de découvrir "Le musée des rencontres" (Museum of dating).

L'exposition "Like moi" manifeste dès son titre les excès de notre société contemporaine. Le jeu de mot met en exergue l'importance qu'ont pris les réseaux sociaux dans notre vie soulignant le désir impérieux de collecter le plus de "likes" possible comme le besoin trop humain de nous sentir apprécié-es (*like* signifiant aimer en anglais). L'expression mêlant à la fois l'anglais et le français, symbole du globish, insiste sur l'uniformisation des corps et des esprits à l'échelle mondiale (à tout le moins occidentale) que nous subissons malgré nous.

Le "Museum of dating" manifeste quant à lui l'extension du capitalisme à toutes les sphères de la société, même les plus intimes, et la manière dont les outils numériques ont permis cela. Sommes-nous encore libres de choisir la personne que nous allons aimer ? Le débat avec les élèves s'annonce riche. Il conviendra d'être attentif-ves à la façon dont les stéréotypes se transmettent.

Dans ce parcours nous aborderons la manière dont chacune des sphères de notre existence est conditionnée par ce qu'Alain Damasio appelle le "techno-cocon" ("Le 'techno-cocon', cette bulle numérique qui nous enferme, détruit les liens et fabrique du 'même' rejetant ainsi toute altérité"). Nous sommes soumis-es malgré nous à des réseaux socio-techniques qui nous dépassent et nous enferment dans une seule vision du monde. Nous ne sommes plus maître-sses de nous-mêmes. Nous perdons notre caractère de sujet pour devenir des individus, pure image, reproductibles à l'infini.

Ce parcours de visite est accompagné de l'atelier de pratique artistique et numérique en classe "Un selfie hors norme". Retrouvez davantage d'informations sur le contenu de l'atelier page 32.



OUVERTURE DES PROGRAMMES

Réflexions sur la représentation de soi sur les réseaux sociaux : qu'est ce que je donne à voir de moi ? L'intime est-il un marché comme les autres ? N'y a-t-il pas un paradoxe à exposer son intimité à outrance ?

MOTS CLÉS : Autoportrait – Selfie – Avatar virtuel – Identité – Identité numérique – ASMR – Soins – représentation de soi – Réseaux sociaux – Influenceur-euse – Marché de l'intime

CYCLE 4

FRANÇAIS - 4ème : Dire l'amour / La fiction pour interroger le réel

3ème : Se raconter, se représenter / Dénoncer les travers de la société

ARTS PLASTIQUES - La narration visuelle / La création, la matérialité, le statut, la signification des images / La conception, la production et la diffusion de l'œuvre plastique à l'ère du numérique / L'œuvre, l'espace, l'auteur, le spectateur.

EMI - Comprendre les notions d'identité et de trace numérique / Se familiariser avec les notions d'espace privé et d'espace public.

TECHNOLOGIE - Adopter un comportement éthique et responsable. / Développer les bonnes pratiques de l'usage des objets communicants.

LYCÉE

ARTS PLASTIQUES - Représentation du corps et de l'espace / La monstration et la diffusion de l'œuvre, les lieux, les espaces, les contextes / La réception par un public de l'œuvre exposée, diffusée ou éditée.

HLP - La recherche de soi

LV1 (1ère et 1^{re} GT) - Formation culturelle et interculturelle / Citoyenneté des mondes virtuels.

SNT (2^{de}) - Internet, le web, les réseaux sociaux.

SCIENCE DE GESTION ET NUMÉRIQUE (1ère STMG) - Numérique et intelligence collective.

FOCUS SUR UNE ŒUVRE

THE DO IT YOURSELFIE GUIDE, WILLEM POPELIER

L'œuvre se présente comme une série de photographies couleurs accompagnées de textes. Chaque image est un autoportrait de l'artiste pris quasi exclusivement en buste. Quelques images en pied existent mais sont plus rares. Le projet se présente comme un tutoriel permettant de prendre les meilleurs selfies possibles. Les conseils sont ceux d'une photographie réussie : angle de prise de vue, cadrage, lumière, composition, choix du matériel ; auxquels s'ajoute l'editing, la post-production, la diffusion. D'autres conseils plus inédits sont liés directement à la pratique du selfie et concernent les expressions faciales et la pose du modèle.

Chaque image est accompagnée d'un texte. Ce dernier, souvent banal, prend une dimension humoristique en regard de la photo. Le fond de l'image est neutre, blanc, et tranche fortement avec le t-shirt noir que porte l'artiste. Ce dispositif minimaliste met particulièrement en avant le modèle et participe de la dynamique d'auto-centrement et d'égocentrisme lié au selfie-même.

Pour construire ces images, Popelier s'est servi d'une collection de selfies de célébrités ou d'anonymes sélectionnés sur les réseaux sociaux. Il a alors reproduit les poses et en a tiré des recommandations. Ainsi, sa pratique est une pratique performative qui se joue dans le re-enactment des selfies les plus célèbres. Certaines célébrités sont facilement reconnaissables, d'autres le sont beaucoup moins. L'image mimant Kim Kardashian est l'une des plus évidentes. La star fait image en cela elle est une icône à tous les sens du terme. Ainsi, les individus, immédiatement reconnaissables, se transforment en marque (personal branding), elles-mêmes au service d'autres marques, car rappelons-le, les créateur-rices de contenu vivent des retombées publicitaires de leur chaîne ou compte.

Le selfie est lié à une histoire de la photographie dont Baudelaire prédisait l'individualisme à venir dès 1859. "À partir de ce moment, la société immonde se rua, comme un seul Narcisse,

pour contempler sa triviale image sur le métal." (Charles Baudelaire, Extrait du Salon de 1859). Le mythe de Narcisse, tombé amoureux de son propre reflet, devient de parangon d'une réflexion portée sur les images. Ainsi, on a tendance à voir le selfie comme étant l'acmé du narcissisme et de l'individualisme contemporain. La multiplication de l'image de Popelier (il a réalisé 1400 selfies de lui-même) ne dit pas l'inverse. Popelier insiste d'ailleurs sur l'idée que prendre des selfies à l'excès peut amener vers des dépressions, le développement de désordres narcissiques ou plus fréquemment à des effets négatifs sur l'image que nous avons de nous-mêmes. Cette œuvre aussi drôle soit-elle est en réalité une mise en garde contre les dérives du narcissisme contemporain.

A la différence de l'autoportrait, le selfie a vocation à être partagé sur les réseaux. Nous entrons donc avec les réseaux sociaux dans un rapport publicitaire aux images. D'ailleurs, étymologiquement, la publicité signifie simplement le fait de rendre publique quelque chose. Nous ne sommes plus vraiment propriétaires de notre image à partir du moment où elle est postée sur un réseau social. Nous voyons bien cela dans le travail de Willem Popelier qui reprend des images qu'il a vu sur Instagram pour les faire siennes. Finalement, ne pouvons-nous pas penser que la multiplication de notre image peut amener à la perte de notre identité ?



Parcours «Les dessous du plaisir»

Pour qui : de la 4ème à la Terminale

Où : R4 et Panorama, Friche la Belle de Mai

Quand : du 08 nov. 2024 au 19 jan. 2025

Durée de la visite : 1h30

Ce dernier parcours de visite cherche à interroger “les dessous du plaisir”. Lorsque que nous choisissons d’aimer telle ou telle chose, ce choix nous appartient-il vraiment ? Ne sommes-nous pas influencé·es malgré nous ? Les œuvres des expositions “PIB : Plaisir Intérieur Brut” et “Derniers Délices”, visibles à la Friche la Belle de Mai, nous aideront à débusquer les logiques à l’œuvre derrière nos goûts, nos envies, nos plaisirs.

Avant même d’entrer dans les expositions, nous découvrons les *Discoballs* de **Jeanne Susplugas**. Ces boules à facette reprennent la forme des modèles moléculaires de l’éther, de l’alprazolam et du chloroforme. La drogue, face cachée de la fête. Le plaisir, jamais sans ses excès, nous sommes prévenu·es.

Les œuvres font la part belle aux outils technologiques et le téléphone portable y est présenté de manière récurrente. Avec lui, les artistes nous mettent en garde, outil facilitateur de rencontres (*Girlfriend Experience*, **Ugo Arsac**), objet de communication et de mise en scène (**filip cusic**), il est pourtant devenu un objet d’asservissement. Ainsi, c’est un autre dessous du plaisir qui est ici abordé, derrière l’écran, la surveillance. C’est ce que donne à penser le dispositif de reconnaissance faciale utilisé dans l’œuvre *Recharge* de **Dries Depoorter**, mais c’est surtout et ce, dès l’entrée de l’exposition, ce dont nous parle l’œuvre de **Donatien Aubert**, *L’héritage de Bentham*.

Cette œuvre met en avant une idée développée par le philosophe du même nom : le panoptique. Largement décrit par Michel Foucault dans *Surveiller et punir* (1975), le panoptique s’est imposé comme la forme intrinsèque de tous les dispositifs de contrôle. Pour autant, ce que Foucault, et d’autres philosophes n’ont pu anticiper, c’est l’importance des technologies, leur développement et ce qu’elles impliquent sur la pratique de la surveillance panoptique généralisée. Internet, les smartphones, induisent une nouvelle forme de contrôle, plus horizontale. Alain Damasio va même encore plus loin : “Ce n’est plus Big Brother c’est Big Mother, il s’agit d’un pouvoir maternant, couvant, qui anticipe et répond à nos besoins.”

Les expositions de la Friche explorent également les stratégies marchandes qui sous tendent désormais notre rapport aux autres et dévoilent la transformation de nos relations, même les plus intimes, en transactions. Mettant en lumière les paradoxes de notre époque, nous sommes aussi confronté·es à la réalité sombre et brutale derrière des façades féériques, où chaque œuvre devient le miroir de nos réalités complexes et de nos subjectivités. Ainsi, la société des loisirs est largement mise en scène dans l’exposition que ce soit avec *Disney Realms* de **Severi Aaltonen** ou encore *The Wheel of Telefortune* de **TELEMAGIC**. Aussi, *Unfolding* de **Anne Ferhes et Luke Conroy** ou *Speculum* du collectif **SMACK** mettent en scène une vision contemporaine des plaisirs et des démons de notre époque.

Ce parcours de visite est accompagné de l’atelier de pratique artistique et numérique en classe “Un selfie hors norme”. Retrouvez davantage d’informations sur le contenu de l’atelier page 32.

OUVERTURE DES PROGRAMMES

Plaisirs, objets d'émancipation ou de contrainte ? Peut-on nous soumettre par le plaisir ? Y a-t-il encore des espaces de liberté où nous pouvons échapper à la société de surveillance ?

Plaisir/souffrance – société des plaisirs – surveillance – société de contrôle – marchandisation du plaisir – marché du bien-être

CYCLE 4

FRANÇAIS - 4ème : La fiction pour interroger le réel

3ème : Dénoncer les travers de la société / “Progrès et rêves scientifiques”

ARTS PLASTIQUES - La création, la matérialité, le statut, la signification des images / Le numérique en tant que processus et matériau artistiques (langages, outils, supports) / L'œuvre, l'espace, l'auteur, le spectateur

SVT - Le vivant et son évolution

LYCÉE

ARTS PLASTIQUES - Figuration et construction de l'image / Élargissement des données matérielles de l'œuvre / Reconnaissance artistique et culturelle de la matérialité et de l'immatérialité de l'œuvre / L'art, les sciences et les technologies

HGGSO - 1ère : S'informer : un regard critique sur les sources et modes de communication

Tle : L'enjeu de la connaissance

HLP - Tle : L'humain et ses limites





FOCUS SUR UNE ŒUVRE

**SPECULUM,
SMACK**

Speculum (miroir en latin) est une relecture contemporaine du Jardin des délices de Jérôme Bosch. Le trio d'artistes néerlandais SMACK propose ici un miroir de notre présent. Construit comme l'œuvre du peintre flamand, il s'agit d'un triptyque composé de trois animations vidéo de 3 minutes chacune jouée en boucle. Chaque vidéo est un monde indépendant qui a sa vie propre. Comme pour l'œuvre de Bosch, Speculum comprend trois panneaux – Eden, Paradise et Hell – et est le résultat d'un projet de trois ans initié en 2016.

Le panneau central – Paradise – correspond au panneau appelé "Jardin des délices" chez Bosch. On y retrouve exactement la même composition et la même gamme chromatique, un vert franc domine. Au centre, un obélisque blanc, phalique, entouré d'eau, autour duquel des chevaux à tête de pénis tournent, métaphore d'un aveuglement lubrique. Ce carrousel repoussant n'est pas la seule bizarrerie que l'on peut observer. Toutes les créatures présentes dans l'image le sont. On voit s'animer sous nos yeux un grand nombre de monstres. Les animaux deviennent gigantesques, parfois il leur manque des membres, d'autres fois, ils sont hybrides.

Une impression d'hypersexualisation se dégage. Les corps sont fragmentés, là une bouche grande ouverte, ici une langue qui s'agite, là-bas des jambes qui dansent le french cancan ; des chairs nues, des corps qui s'enlacent, des phallus dressés partout. Ce monde est en réalité le nôtre. Il représente par analogie tous les vices du XXI^e siècle.

En entrant dans ce paysage, on découvre peu à peu des personnages filmés en permanence, d'autres vêtus de logos de marques de grande consommation, une assiette de cocaïne qui se déplace, un grand nombre de personnages de la pop culture (Spiderman, Bob l'éponge, Hello Kitty, etc.), – chaque élément matérialise un des maux de notre société. Au fond de l'image, deux châteaux tout droit issus de l'univers Disney. À l'horizon, une skyline de grattes-ciel. L'espace

est complètement saturé, saturé par les couleurs acides, saturé par les personnages qui grouillent. Il s'agit d'un jardin de sur-moi, où chaque personnage obsédé par lui-même est enfermé dans sa propre boucle.

À droite, l'Eden. Une autre atmosphère, plus douce, se dégage. Cela est certainement dû à l'ambiance chromatique faite de couleurs pastels et acidulées. L'univers paraît futuriste. D'énormes chats se prélassent, non sans évoquer les vidéos qui s'échangent de manière virale sur les réseaux sociaux et Internet représentant ces mignonnes petites boules de poils, autant de symboles de la futilité de notre temps. Là encore, les animaux comme les humains s'hybrident. Deux personnages nus flottent au premier plan. Adam et Eve ?

Enfin, à gauche, nous voici en enfer. Il n'y a aucun doute. Nous sommes face à une vision cauchemardesque. Les humains subissent les pires sévices, ils et elles sont éviscéré-es, pendu-es, scarifié-es, surveillé-es, broyé-es. Les corps sont décharnés, malades, mutilés. En haut à droite de l'image, un personnage trône, un marteau à la main. Il impose sa Loi, figure du juge qui, comme dans L'Enfer de Dante, proclame les peines en fonction des péchés commis. Le châtiment nous donne une idée de ce que les personnes ont accompli de leur vivant. On peut voir par exemple quelqu'un enfermé dans un miroir, ou dans une bouteille d'alcool, un autre est gavé de force, un autre encore à la tête qui s'est transformé en machine à sous. Ici, la ville à l'arrière-plan est en feu. Ce paysage de désolation n'est autre que le cimetière de notre civilisation mortifère.

Comme Bosch en son temps, les artistes du studio SMACK ne font que tendre un miroir (speculum en latin) à leurs contemporain-es. Alors que nous détournons les yeux face à toutes ces horreurs, c'est en fait nous-mêmes que nous refusons de regarder.

Nos ateliers de pratique artistique et numérique

Viv(r)e la nature morte

Durée : 2h

À quoi devrait ressembler une nature morte aujourd'hui ? À quels plaisirs coupables devrions-nous mettre en garde les générations futures ? À partir d'objets du quotidien, les élèves devront mettre en scène une vanité contemporaine grâce à la technique du stop motion. L'atelier s'appuie notamment sur les œuvres *Ainsi passe la gloire du monde* de Claudie Gagnon ou *L'étant* d'Esther Denis.



Un selfie hors norme

Durée : 2h

Nous prenons plaisir à nous regarder et à échanger notre image avec les autres, mais pourquoi ? C'est la question à laquelle nous tâcherons de répondre avec les élèves lors de cet atelier en classe. À partir de l'œuvre *The Do it Yourselfie Guide* de Willem Popelier, les élèves seront amené-es à produire des images grâce à une intelligence artificielle afin de produire "un selfie hors norme" !



/!\ Seul-es les enseignant-es inscrit-es au dispositif Une Rentrée Numérique peuvent bénéficier de ces ateliers. Ceux-ci auront lieu après la visite des expositions.

Pour aller plus loin

À LIRE ↕

- Marie Bergström, *Les nouvelles lois de l'amour : sexualité, couple et rencontres au temps du numérique*, Paris, La Découverte, 2019
- Kim Do et Pascal Mériaux (Sld), [*La course à l'attention*](#), dossier d'accompagnement à la série *Dopamine*, Réseau Canopé, 2019
- Épicure, *Lettre à Ménécée*, trad. Jean-Marie Morel, Paris, GF Philo, 2020
- Gurvan Kristanadjaja, Joseph Falzon, *Qui m'aime me suit*, *Bienvenue dans le monde des influenceurs*, Paris, Dargaud, 2024
- Marion Zilio, *Faceworld : le visage au XXIe siècle*, 2018, Paris, PUF, 2018

À VOIR ↕

- Charlie Brooker, *Black mirror*, depuis 2011 (série télévisée)
- Léo Favier, *Dopamine*, 2023 (série documentaire arte)
- Derwell Queffelec, [*Le panoptique à l'origine de la société de surveillance*](#), 2019, 5' (vidéo France Culture)



Contacts

www.chroniques.org

Informations et réservations : publics@chroniques.org

Suivez-nous sur l'instagram : [@Medialab_Chroniques](https://www.instagram.com/Medialab_Chroniques)

Coline Perraudeau | Responsable de l'action culturelle
Ilona Carmona | Attachée aux projets culturels
Clémence Eveno, Manon Delanoë | Médiatrices culturelles

Ce dossier pédagogique a été rédigé par Ilona Carmona,
attachée aux projet culturels

CHRONIQUES

CHRONIQUES

CHRONIQUES

CHRONIQUES

CHRONIQUES

Action culturelle